

Janvier

Six mois que Janvier n'avait reçu aucun nouveau dossier. Première étape avant qu'ils ne suppriment son poste, il en était persuadé. Pourtant, avec les semaines qui passaient, ce qui n'était à l'origine qu'une hypothèse improbable a fini par s'imposer comme une évidence : *ils* l'avaient tout simplement oublié. Avec les restructurations, les déménagements successifs et les changements d'organigramme, Janvier avait fini par glisser sous le radar, petit point scintillant dont la lueur s'était estompée jusqu'à ce que plus personne n'y prête la moindre attention ; les quelques employés qui avaient eu affaire à lui avaient été mutés ou remplacés par des plus jeunes. Personne ne se rappelait l'existence de ce bureau situé dans une impasse loin du siège acheté lors d'un creux de l'immobilier d'affaires et où l'on avait délégué une des innombrables activités de soutien de la firme, activité de soutien dont on venait de perdre la trace à l'occasion du dernier redécoupage.

Janvier le savait. Un jour quelqu'un pousserait la porte de cette ancienne boucherie et emporterait la lampe halogène, les classeurs métalliques, les deux

fauteuils, la fausse plante. Quelqu'un muni d'un papier où tout serait décrit : les numéros de série, le modèle d'ordinateur. Une lettre de licenciement suivrait, ou précéderait avec un peu de chance.

En prévision de cette dernière journée de travail, Janvier avait pris soin de ranger et d'étiqueter tous les dossiers, ce qui permettrait à un éventuel successeur de ne pas s'y perdre tout en facilitant la tâche des déménageurs. Le jour en question, il n'aurait qu'à se lever et à se diriger vers la porte, les adieux n'en seraient que plus faciles ; il avait déjà ramené chez lui ses rares effets personnels, plus quelques objets utiles comme une agrafeuse, des ciseaux, deux ramettes de papier, sa prime de licenciement en quelque sorte.

Mais de licenciement il ne fut jamais question, et de déménagement encore moins. Les jours passaient et Janvier retournait à ce bureau fantôme, s'asseyait, sortait chercher un sandwich, éteignait ou allumait son ordinateur, sans fin, sans ordre, sans but. Personne ne l'appela pour lui donner des nouvelles et une voix impérieuse au fond de lui le suppliait de ne pas passer ce coup de fil qui l'aurait fixé sur son sort. Son salaire continuait à lui être versé le 28 de chaque mois, tout était en règle du côté de son assurance maladie, de sa mutuelle.

L'attente, pourtant, était douloureuse à vivre. Les nuits de Janvier se peuplaient de cauchemars absurdes. Malgré un bon appétit, l'humeur légère qui l'accompagnait d'habitude au bureau avait fini par disparaître. Aussi, un matin, il décida d'en avoir le cœur net. Il décrocha son téléphone et appuya sur le premier bouton mémoire, comme au bon vieux temps. Une voix

d'homme se fit entendre. Une voix mal assurée: sans doute un stagiaire ou une recrue temporaire.

— Bonjour, a fait Janvier, est-ce que Laurence est là?

— Laurence?

— Laurence Ducros.

— Laurence Ducros, je crois qu'elle ne travaille plus ici... attendez, je vais demander...

Il y eut un long silence, aucun bruit de pas sur la moquette, aucune porte à claquer dans les bureaux en open space, Janvier se figurait très bien la scène, à moins qu'ils n'aient déménagé tout le service... un grand vide engloutit son imagination.

— Allô? Allô? Oui... on n'a pas pu me confirmer et mon supérieur n'est pas encore rentré. Qui la demande?

Janvier raccrocha. Il passa une minute angoissante à fixer le téléphone en se disant que le jeune stagiaire allait sûrement retourner l'appel, mais rien ne se produisit. L'objet en plastique resta inerte. Janvier sortit prendre l'air dans la ruelle. Alors, seulement, il prit conscience que sa vie venait de basculer.

À son retour il s'assura que les factures de téléphone, d'électricité et d'internet continuaient à être prises en charge par le siège. À chaque fois il obtint la même réponse. Des prélèvements automatiques. Durée indéterminée. Voulez-vous rencontrer un conseiller pour discuter de l'option tarifaire la plus adaptée à votre profil? Non ça ne sera pas la peine. Merci. Et bonne journée.

Janvier aurait pu rester au lit chaque matin, flâner en ville, prendre un abonnement au cinéma. Personne ne s'en serait aperçu. Pourtant il retournait chaque jour au

bureau, jamais en avance et rarement en retard. Il accrochait sa veste au portemanteau, remplissait la bouteille en plastique et arrosait le guzmania posé contre la vitrine de l'ancienne boucherie. Il enlevait aussi les feuilles mortes quand il y en avait. Sans les soins qu'il lui apportait, la plante aurait vite fini par crever. En somme c'était là son seul travail, l'unique raison pour laquelle il se sentait *obligé* de se rendre cinq fois par semaine au bureau. La plante n'était pourtant ni particulièrement belle, ni particulièrement intéressante. Et Janvier n'était pas du tout féru de jardinage. Son balcon était sec. Quelques pots sans terre, une chaise longue pliée au tissu déchiré et qu'il faudrait réparer. Une sous-tasse pour contenir les miettes qu'il offrait aux oiseaux en hiver.

Le guzmania occupait une grande partie de la surface vitrée. Vu de l'extérieur, cela donnait un côté forêt vierge au local autrement aseptisé. Et de l'intérieur, la végétation permettait à Janvier de se sentir protégé, caché du regard des passants qui se faisaient rares. Le n° 6 était le dernier bâtiment de l'impasse. Même les éboueurs arrêtaient leur camion à l'entrée du cul-de-sac.

On pouvait encore lire sur l'étiquette le nom en latin et le prix de la plante. Rien en revanche sur l'identité de la personne qui l'avait posée devant la vitre : une ancienne employée ? les déménageurs ? La plante était déjà là, à la même place, quand Janvier avait découvert son nouveau bureau.

Était-ce à cause de l'âge ? La broméliacée ne semblait même plus capable de pousser, tout juste remplaçait-elle les feuilles qui s'asséchaient. L'enfermement avait

supprimé son désir de vivre, de croître, de peupler la terre. Il s'en serait fallu de peu qu'elle se laisse mourir. Seul l'instinct de survie prévenait la déchéance. Un respect mécanique des instructions génétiques qui s'es-soufflaient dans chacune de ses cellules.

Janvier l'arrosait au pied en utilisant une bouteille de plastique rescapée des consignes sur le recyclage. Cela prenait trente secondes tous les matins et quand c'était terminé il n'y avait plus rien à faire. Les circulaires de la hiérarchie ne parvenaient plus au fond de l'impasse. Il ne restait que les plus anciennes, les premières. La sécurité sur le lieu de travail. Les vingt gestes à avoir pour sauver l'environnement. Les pages blanches vieillissaient autour des punaises qui les maintenaient au mur. Un jour il faudrait tout jeter.

Conscient que son poste ne tenait qu'à un fil, Janvier avait renoncé à faire prolonger l'abonnement à la revue *Secteur*. Le dernier numéro, qu'il parcourait parfois, par désœuvrement, était celui de septembre de l'année dernière. En revanche, il recevait chaque semaine la version papier de *Tout Terrain*, le journal du groupe, bien qu'il soit question à chaque livraison de son remplacement par une version électronique. Les rédacteurs et responsables devaient craindre, en disparaissant physiquement des tables, de ne plus être lus. Ils pesaient le pour et le contre et en attendant envoyaient le fascicule à chacune des adresses de leur base de données.

Janvier se régalaient des nouvelles de l'entreprise dont il devenait chaque jour un peu plus le passager clandestin. Il lisait l'avenir des filières, les redéploiements stratégiques, l'aventure slovaque avec beaucoup d'intérêt. Sur

une année complète, il était peut-être le seul salarié du groupe à avoir lu tous les articles. Plusieurs fois il eut envie de contribuer au courrier des lecteurs. Il ne franchit jamais le pas. Mais l'envie d'écrire, de se servir de l'imprimante étaient bien là.

Les réserves d'encre et de papiers étaient suffisantes pour encore quelques années. Tout dépendrait de son inspiration et de son rythme de travail. Depuis le printemps, Janvier s'était mis à écrire de la poésie. Pour l'instant ce n'était qu'un fichier, mais Janvier n'excluait pas de l'imprimer un jour. Le traitement de texte avait des limites. Il était convaincu qu'il serait plus agréable de corriger ses vers avec un crayon sur du vrai papier. Dans le placard, il y en avait bien pour mille francs de fournitures diverses, beaucoup d'enveloppes, des molletonnées, des affranchies, et du papier, du papier, du papier, des ramettes de papier empilées aux grammages différents. Quand il en ouvrait les portes métalliques, Janvier se sentait l'âme d'un gardien de musée. Les centaines de feuilles blanches, vierges de toute écriture, étaient moins l'incarnation d'un stock comptable qu'un reflet de leur temps. Des fibres végétales recomposées par la main de l'homme et pour la main de l'homme. Dans l'ombre d'un emballage explicite. Elles attendaient l'encre.

Janvier, qui n'était pas d'un caractère particulièrement sensible, enfant il aidait au déplumage des volailles à la ferme sans en avoir jamais conçu de traumatisme particulier, était parfois ému par ce spectacle inerte des fournitures rangées dans l'armoire. Était-ce l'ordre, le calme, l'inutilité de tous les efforts passés pour obtenir ce résultat? C'est ce regain d'émotions mal comprises

qui avait amené Janvier à s'essayer à la poésie. Quelques lignes au début, à présent une ou deux pages par jour. Il ne serait probablement jamais lu, jamais publié, tout cela était entendu. Il sentait bien que son écriture était encore un peu bancal. Certaines strophes étaient bizarrement tournées, il manquait de synonymes. Le résultat de ces années passées à écrire des mémos bien ronds.

Mais peu lui importait. Cette occasion qui lui était offerte par la Providence et les redécoupages stratégiques au sein de la firme était une chance qu'il ne fallait pas laisser passer. Quatre heures pour soi, puis la pause déjeuner, puis encore quatre heures, au bout de six mois, c'était un calcul simple, ça représentait beaucoup plus de temps qu'il n'en avait fallu pour peindre la Joconde, ou inventer le Rubik's Cube. Après un long hiver, Janvier se réveillait nanti d'une richesse qu'il n'avait à partager avec personne et sur laquelle ne pesait aucun impôt. Pas un gramme de ce temps ne serait déduit de sa paie, seul son compte en banque connaîtrait des fluctuations, mais de cela il se fichait éperdument, Janvier aimait vivre chichement.

Ombre de la feuille
Sur la moquette verte
Tu laisses un air
indéfini

Il relisait quelques strophes, parfois, *pour voir*, sans grand enthousiasme, sans déplaisir. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de relire le recueil en entier. La seule chose qui l'intéressait vraiment, c'était écrire. Le flot de ses pensées n'était qu'un tourbillon de sentiments emmêlés où il sentait bien que se trouvaient des idées un peu

vaines, de gloire, de reconnaissance, de farniente, mais tout coulait de source, comme poussé hors de lui par une force inconnue, et cela lui suffisait. Il aurait pu se contenter d'appuyer sur les touches de son clavier et ne jamais poser les yeux sur sa prose. Mais quelque chose le poussait à cliquer sur « Enregistrer » dès qu'il parvenait à la fin d'un poème, quelque chose de l'ordre du réflexe professionnel, si bien que le fichier existait, grossissait, avait fini par devenir un recueil de poésie. Janvier n'avait pas trouvé de titre, n'y avait pas réfléchi, n'en voulait pas. Le fichier portait le nom de la première phrase qu'il avait tapée ce matin précis où tout avait commencé et où rien pourtant n'avait semblé sortir de l'ordinaire. « Je trouve intéressant de fixer la plante verte. » Le poème en entier :

Je trouve intéressant de fixer la plante verte
C'est comme les nuages
Quand on regarde longtemps
On voit des choses
Qui n'y sont pas

Janvier avait projeté de continuer sur sa lancée, mais il n'y était jamais revenu. Le texte suivant traitait de la photocopieuse et de son étrange mode veille qui paraissait, certains jours particulièrement calmes, la seule chose vivante de tout le bureau. Même la plante verte (troisième poème) semblait ne pas vouloir prétendre à la qualité d'être vivant.

À midi, Janvier ne quittait jamais l'ancienne boucherie bien longtemps. Il marchait jusqu'au bout de l'impasse et s'asseyait au comptoir d'un café qui proposait quelques plats chauds. Il aurait pu aller dans

n'importe quel autre restaurant de la ville, mais il aurait été bien en peine d'en choisir un. Et par-dessus tout, Janvier n'avait aucune envie de rentrer chez lui.

Il finissait son plat du jour en observant dans le miroir les salariés attablés dans le même café que lui, pour les mêmes raisons, des visages presque familiers que Janvier faisait parfois semblant de ne pas reconnaître ou saluait quand il sentait qu'il aurait été impoli de faire autrement. «Tous ces corps qui ont faim, pensait-il, et moi je suis comme eux.» Janvier scrutait ses doigts, ses mains calleuses et larges autour de la fourchette. C'était le seul moment de la journée où il se sentait faire partie d'un ensemble. Pourtant, s'ils avaient appris la vérité sur la situation professionnelle de Janvier, ils se seraient sans doute mis à le fuir comme la peste.

Le soir, il se couchait tôt et la nuit, désormais, passait sans rêve. Il entendait parfois des bruits, des craquements dans la pièce voisine; il demeurait quelques instants suspendu à un demi-sommeil avant de replonger, engourdi, dans les limbes de l'inconscience. Il atteignait le jour suivant comme un prolongement. Il était le même, d'humeur égale, la mèche à peine écrasée par l'oreiller en plumes. Ce n'est qu'en se brossant les dents qu'il prenait conscience qu'il vieillissait: un jour, malgré toute l'attention qu'il leur apportait, il finirait par ressentir sa première carie. Ensuite, il y aurait des soins, puis d'autres caries, des déchaussements. Et là il devrait se rendre à l'évidence. L'évidence qu'il refusait encore de reconnaître face au miroir. Il se rinçait la bouche, crachait le mélange de salive, d'eau et de dentifrice au fond du lavabo et retrouvait aussitôt sa

bonne humeur matinale. Peu importait aujourd'hui que demain soit, ou ne soit pas, un autre jour.

C'était un lundi et Janvier remarqua que ses cheveux avaient poussé. Il attrapa une mèche et tira dessus pour voir jusqu'où elle allait. Il pensa: «Il faut que j'aille chez le coiffeur. Peut-être samedi», et puis il se reprit, presque étonné de cette pensée qui venait de surgir: et s'il y allait *maintenant*? Lundi était le jour de fermeture de son coiffeur, mais il en connaissait un autre, juste en face de l'arrêt de bus et à côté de cette vitrine dans laquelle il avait lu la veille «Voyagez hors-saison: 50% sur toutes nos destinations». Était-ce le salon de coiffure ou l'agence de voyages? Le monde était rempli de nouvelles possibilités. Le cœur de Janvier se mit à battre.